

**EXTRAIT N° 1**

Ce que j'ai appelé l'animisme, c'est une façon de nommer, une manière de percevoir le monde dans lequel on établit des continuités entre les humains et les non-humains du point de vue de l'intériorité. On estime que la plupart des existants, des êtres autour de nous, dans notre environnement, ont des dispositions intérieures. On appelle cela une « âme » dans le jargon anthropologique. Les animaux, les plantes, même les artefacts, ont une intentionnalité, des désirs du même ordre que ceux des humains. Et surtout, la plupart des êtres se voient comme des humains, et on peut entretenir, de ce fait, notamment lors des rêves, un commerce intellectuel avec eux. En revanche, la plupart des êtres ont des corps tout à fait singuliers qui les mettent en contact avec des portions du monde seulement. Et donc la vie d'un oiseau n'est pas la vie d'un poisson, qui n'est pas la vie d'un insecte, etc., parce que chaque classe d'êtres a des dispositions physiques qui lui donnent accès à une partie du monde. C'est ce que j'appelle la « physicalité ».

## EXTRAIT N° 2

Quand je suis arrivé chez les Achuar, ces jeux rituels se trouvaient encore transposés dans la guerre et la chasse. Et, évidemment, au fil des années, le monde de l'État-nation équatorien, puisqu'ils vivent dans les frontières de l'Équateur, a commencé à pénétrer, avec deux types de sport qui sont des sports nationaux en Équateur : le football et le volleyball. Il existe, en particulier, une forme de volleyball spécifique à l'Équateur et immensément populaire qui s'appelle « Ecuavoley » et se joue à trois ; il suffit de tendre une liane entre deux arbres et d'avoir un ballon. J'ai fourni beaucoup de ballons, au fil des années, aux Achuar, pour y jouer ! Une chose est très frappante dans la façon dont ils jouent à l'Ecuavoley : il ne s'agit pas du tout que l'un des camps triomphe sur l'autre. De la même manière, les tactiques des Achuar au football sont extraordinaires, car tout le monde court après le ballon, y compris le gardien de but. D'ailleurs, le nombre de participants dans les équipes est fluctuant : cela n'a aucune importance qu'ils soient cinq d'un côté et dix de l'autre, ce qui compte, au fond, c'est le jeu, capturer la balle et marquer un but. Lévi-Strauss avait noté, dans un texte célèbre qui commentait l'arrivée des jeux de balles chez les Gahuku-Gama

en Nouvelle-Guinée, que ce qui comptait, c'était non seulement le jeu, mais surtout le fait qu'il ne devait pas y avoir d'inégalités au terme du jeu. C'est la même chose dans le cricket pratiqué sur les îles Trobriand, au large de la Nouvelle-Guinée. On part dans une situation d'égalité et on doit terminer dans une situation d'égalité, car si l'un des groupes se retrouve en situation d'inégalité parce qu'il a perdu, cela met en péril l'ensemble de l'équilibre social. Ce n'est pas universel, mais commun à beaucoup de sociétés non modernes.

### EXTRAIT N° 3

Je ne suis pas sportif au sens habituel du terme. J'ai joué au cricket, parce que cela faisait partie des choses qu'il fallait faire, des rites, dans le collège où j'étais, et j'avais une certaine curiosité à comprendre le jeu. J'ai un peu joué au football sans beaucoup de goût pour ce sport. Les seuls sports que j'ai pratiqués, ce sont des sports où l'on travaille surtout sur soi : j'ai été cavalier pendant longtemps, une immense source de satisfaction, même si j'ai très peu de temps, maintenant, pour monter à cheval. J'aime aussi le ski alpin. Et le seul sport en salle que j'ai fait, pendant quelques années, à une époque où j'avais décidé d'arrêter de fumer, c'était la boxe française. Mais je dois dire que j'aimais autant le sport que l'atmosphère très sympathique et un peu vieux jeu qui régnait dans la salle de boxe.

*Et qu'en gardez-vous ?*

J'en garde une certaine décontraction face aux petites avanies. Quand on est stressé, tendu, je recommande à tout le monde de faire de la boxe française, on voit le monde avec beaucoup plus d'équanimité après une séance d'entraînement. On est en particulier débarrassé de toute agressivité. Je n'ai jamais atteint un niveau notable en boxe, par

contre j'ai fait beaucoup d'équitation. J'ai commencé à monter quand j'avais six, sept ans, et pas sur des poneys, directement sur de vrais chevaux.

Lorsqu'on est enfant, on se retrouve perché sur cette montagne avec un sentiment d'impuissance totale. On tape des pieds, il ne se passe rien ; on tire sur les rênes, il ne se passe rien. Et puis, progressivement, au fil des années, on a l'impression qu'on fait corps avec sa monture et qu'on partage une certaine complicité avec le cheval. Le cheval comprend vos intentions, vous comprenez les siennes, et cet accommodement progressif vous donne un sentiment de plénitude remarquable. Je pense que pour beaucoup de sportifs, c'est cela qui compte, quand tout d'un coup, un geste qui paraissait au départ complexe, difficile à accomplir, se fait avec aisance, spontanéité, naturel, alors que c'est tout sauf naturel, parce que cela demande des années de préparation. Mais on finit par oublier cette adéquation du corps à un but qu'on lui fixe.